La reconstruction de la théologie

Autor(en): **Stearns, Lewis F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **14 (1881)**

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-379290

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LA
RECONSTRUCTION DE LA THÉOLOGIE

PAR LE

RÉV. LEWIS F. STEARNS[1]
professeur de théologie systématique.

La théologie d'une époque est toujours en intime relation avec la foi chrétienne et la pensée de cette époque elle-même. La tâche de la théologie, comme science, n'est pas simplement de formuler et de systématiser les faits et les vérités de la révélation dans leur forme objective et constante ; elle doit plutôt entrer en rapport avec ces faits et ces vérités tels qu'ils se trouvent dans la conscience chrétienne en général, tels qu'ils sont saisis par la foi commune. Pour qu'il y ait des doctrines, il faut d'abord des croyances. Pour qu'il puisse y avoir un système à enseigner, il faut qu'un système existe déjà dans la pensée vivante de l'Eglise. Chaque période doit tirer les matériaux de sa théologie du fond de ses propres convictions, les modeler avec son esprit particulier et les présenter dans son langage spécial. Comme Dorner le dit : « Aucune époque ne peut accomplir ce devoir pour une autre. Chacune doit faire ce travail pour elle-même, quelque précieuse que soit l'aide du

[1] Discours prononcé à l'ouverture des cours du séminaire théologique du Bangor (Etats-Unis), le 1er juin 1881. Traduit de l'*Indépendant*, de New-York, par P. Vautier. Outre sa valeur intrinsèque, nous donnons ce discours comme preuve nouvelle du progrès théologique dans les pays de langue anglaise. Le lecteur voudra bien ne pas oublier qu'il s'agit d'un professeur orthodoxe parlant dans un établissement orthodoxe. (*Réd.*)

passé, et bien qu'on soit assuré de la continuité du passé et du présent. Chaque âge, s'il veut avoir la vérité, doit acquérir de nouveau la certitude de la vérité, et doit le faire en accord avec son propre sens de la vérité. »

Notre lot nous est échu dans une époque où ce travail est environné de difficultés particulières. La continuité entre le passé et le présent a été brisée. Les anciennes croyances ont été troublées. Sous l'influence des attaques du dehors et sous l'impulsion intérieure d'un esprit de recherche, l'Eglise a été conduite à examiner de nouveau le contenu de sa foi. Les fondements du christianisme, même ceux de la religion, ont été remis en question. C'est avec des difficultés infinies, au sein du travail et de la tempête, au travers des luttes extérieures et au milieu des craintes, que nous avons dû regagner notre certitude de la vérité. Aucune époque n'a combattu plus vaillamment le combat de la foi.

Pendant ce temps la théologie dogmatique a été quelque peu négligée ; il ne pouvait guère en être autrement. Les pensées, les énergies, les craintes, les espérances de l'Eglise se sont concentrées sur d'autres objets. Les croyances, qui fournissent ses matériaux à la théologie, et avec lesquelles celle-ci construit son système, ont été en pleine confusion sous influence d'un travail de révision et de reconstruction ; ce qui était usé et inutile n'étant pas encore entièrement séparé de ce qui avait une valeur permanente, le nouveau n'ayant pas encore pris la place du vieux qu'on avait rejeté. Il n'y a qu'à comparer ce dernier quart de siècle avec celui qui l'a précédé, pour dire que notre âge n'a pas été un âge théologique.

Cependant nous nous tromperions grandement si nous devions inférer de là que la théologie a perdu définitivement son pouvoir. En vertu même de sa nature de science et de sa relation avec la vérité chrétienne, cela est tout à fait impossible. Aussi longtemps que le christianisme existera, ses croyances, pour autant qu'elles sont des croyances fixes, devront trouver une expression précise et systématique. La théologie peut changer, suivant les temps, sa forme et sa méthode ; elle peut subir une éclipse temporaire, mais aussi longtemps que le

christianisme subsiste, elle ne cessera pas. Par suite des besoins permanents et toujours renouvelés de l'Eglise, le moment viendra tôt ou tard (et tous les signes des temps indiquent que ce sera bientôt), où la théologie regagnera son ancienne place, dans l'intérêt du monde chrétien.

En réalité, une période comme celle au travers de laquelle nous avons passé n'est qu'en apparence opposée à la théologie. Elle ouvre plutôt la voie à une carrière de nouvelle vigueur et de succès, sous de plus favorables auspices. S'il n'y avait pas eu, dans le passé, de semblables périodes où le champ de la théologie resta longtemps négligé, nons n'aurions jamais vu ces périodes progressives dans lesquelles la science sacrée s'est montrée si riche en fruits et d'une influence si bienfaisante sur la religion. Dans cette époque de lutte, les vieilles vérités se sont faites, paisiblement et sans bruit, à de nouvelles conditions, en prenant de nouvelles formes et en se préparant à une nouvelle tâche. L'œuvre s'est faite, dans le cœur des croyants et des penseurs chrétiens, sous la direction du grand Chef de l'Eglise. En effet, on peut dire, en un certain sens, qu'une nouvelle théologie, encore cachée aux regards, s'est développée dans la conscience des chrétiens vivants qui forment le corps de Christ ; de sorte que la tâche du théologien ne semble pas tant de faire une nouvelle théologie ou de revivifier celle qui est morte et tombée en discrédit, que de découvrir et de montrer celle qui est déjà là, de rendre comme science à l'Eglise ce qu'elle possède déjà par la foi.

Quoi qu'il en soit, il me semble qu'à mesure que se dissipe la poussière de cette période de lutte et de confusion, nous commençons à voir de plus en plus clairement les contours de ce qui ne peut être ébranlé et doit demeurer ; nous discernons déjà les changements qui ont eu lieu, tandis que dans la pensée religieuse de notre temps se manifestent clairement certaines tendances, qui nous permettent de déterminer en quelque mesure la direction dans laquelle se mouvra probablement la théologie d'un avenir prochain.

Je vous invite maintenant à considérer avec moi *quelques-unes de ces modifications et de ces tendances, dans leurs rap-*

ports avec le rétablissement et la reconstruction du système de la vérité théologique, que nous sentons tous devoir être réclamé, dans un jour prochain, par le réveil de l'intérêt théologique et de l'activité dans l'Eglise.

En premier lieu, laissez-moi vous parler de la tendance de la pensée chrétienne concernant les grands problèmes de la théologie naturelle.

Les attaques les plus fortes du dernier quart de siècle ont été dirigées contre la citadelle de la religion : la croyance à l'existence d'un Dieu personnel. Nous n'admettons pas que, dans toute cette période, il y ait eu un seul moment où cette croyance fondamentale ait été réellement en péril ; mais il y a eu des temps où les vieux arguments semblaient avoir entièrement perdu leur pouvoir et dans lesquels le cœur des faibles défaillait de peur, tandis que les ennemis de la religion regardaient avec un air de triomphe non déguisé. Butler, Paley, Chalmers, et les autres grands noms de la théologie naturelle pendant le siècle passé et la première moitié du nôtre, trouvaient les plus fermes appuis de leur enseignement dans les faits de la nature, interprétés par les sciences physiques. La nécessité d'une cause première pour expliquer l'origine de la matière, la source de la vie et la genèse de l'homme, était soutenue par ces penseurs chrétiens avec une indiscutable force de raisonnement. La permanence des espèces semblait réclamer, pour expliquer leur existence, une série de créations spéciales. Les preuves manifestes d'un plan et d'une adaptation dans la nature étaient mises en évidence avec beaucoup d'abondance et de clarté, pour montrer que la cause première est un être intelligent, sage et bon. Appuyée par les arguments ontologiques et moraux, la preuve semblait complète, et elle était pratiquement complète pour cette époque.

L'athéisme était une exception, même parmi les hommes de science, et l'incrédulité se mouvait presque complètement sur le terrain du théisme.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si, à l'apparition d'une nouvelle philosophie, admettant une puissance derrière les phénomènes, mais la reléguant absolument dans la région de l'incognoscible,

tout a été, au premier moment, trouble et confusion, et si les anciens fondements ont paru tomber en ruine. Cette philosophie d'ailleurs n'était là que pour préparer la voie à une nouvelle théorie scientifique qu'on proclamait entièrement suffisante pour expliquer, par les lois naturelles, les commencements et les transitions dans le développement de la création, et pour rendre superflue la présupposition d'un plan, par le fait qu'elle rendait compte d'une manière uniforme et satisfaisante de tout ce qui avait été regardé comme transcendant dans l'esprit humain. Je n'ai pas besoin de refaire l'histoire des vingt dernières années. Nous la connaissons suffisamment, c'est toujours la même vieille histoire, qui s'est souvent répétée, quoique peut-être rarement sur une si vaste échelle et avec une telle abondance de résultats.

Toutes les fois que quelque grand progrès dans les sciences physiques s'accomplit, l'idée se répand que le principe de l'existence est sur le point de recevoir une explication physique. Une terrible poussière s'élève dans le camp scientifique ; mais peu à peu elle se dissipe et, s'il y a progrès, les vieux problèmes demeurent cependant intacts et la tour de Bâbel de la matière est aussi éloignée qu'auparavant du firmament de l'esprit, où brille toujours, au-dessus de tout, dans tout son éclat et sa gloire, le soleil de la divine existence. Nous avons appris à notre tour la vieille leçon, que chaque âge de la pensée chrétienne doit apprendre pour soi-même, c'est que la religion ne court aucun danger de toutes les découvertes que peut faire la véritable science. Il est bon pour nous de l'avoir appris. Nous en sommes venus à voir que la philosophie de l'ignorance, avec son corollaire de matérialisme pratique, ne fait point partie de la vraie science. Nous avons aussi appris qu'il n'y a rien dans l'hypothèse de l'évolution, en dehors de cette philosophie, qui soit l'ennemi de la religion ; mais qu'au contraire elle peut, comme toute science, rendre les plus riches services à la religion, lorsque nous aurons découvert comment appliquer ses résultats. Il n'y a pas à douter que cette idée générale, la plus vaste, la plus hardie et la plus heureuse depuis les jours de Newton, ne soit l'hypothèse

déterminante de la science pour bien des années, ayant sa place à côté de la loi de la gravitation. Qu'elle soit l'expression définitive de la vérité, ses plus sages avocats ne le prétendent pas. Elle n'a pas réussi jusqu'ici, et ne réussira probablement jamais, à expliquer l'origine des choses, et à jeter un pont sur les vastes lacunes de la succession des êtres. Sans aucun doute, avec les progrès de la science, il y aura lieu de la reviser ; mais elle ne touche point les grandes vérités de la théologie naturelle , et ne peut même les toucher, sinon en nous fournissant de nouveaux matériaux pour les prouver. Depuis que les théologiens sont arrivés à cette conclusion, le flot qui semblait s'élever si fortement contre la foi s'est retiré. Le changement d'attitude sur ce sujet marque le commencement de la nouvelle ère de la pensée religieuse dans laquelle nous sommes entrés.

L'argument tiré d'un plan, dans la création, devra être revu, mais on peut prévoir que sa valeur sera établie d'une façon beaucoup plus ferme qu'auparavant. L'ancienne téléologie avait ses côtés faibles. Il y avait plus qu'un grain de vérité dans le sarcasme, maintenant usé, de Herbert Spencer, sur la « théorie de charpentier de l'univers. » Nous l'admettons volontiers ; ce qu'il y avait de mécanique devra être sacrifié dans la théologie naturelle de l'avenir; mais nous gagnerons à sa place une idée plus profonde de la volonté et de l'intelligence infinies, travaillant à obtenir des résultats lointains, par le procès lent, uniforme et certain des lois naturelles. Et lorsque l'œuvre de reconstruction sera achevée, il y a lieu de croire que plusieurs de ceux qui se sont égarés, dans cet âge de doute, seront ramenés à la croyance en Dieu. La vraie science doit toujours avoir à la fin ce résultat. Elles sont aussi vraies de nos jours, sous le règne de l'évolution, que lorsqu'elles furent prononcées pour la première fois, ces nobles paroles de Bacon : « Tant que l'esprit de l'homme regarde aux causes secondes séparément, il peut parfois s'en tenir à elles et ne pas aller plus loin ; mais lorsqu'il considère la chaîne bien unie qu'elles forment entre elles, il doit nécessairement s'élever à une Providence et à une Divinité. »

Il a été bon toutefois pour nous, par suite du doute qui a été temporairement jeté sur les preuves externes de l'existence de Dieu, d'avoir été forcés de nous appuyer sur les preuves internes, tirées de nos intuitions morales. Nous avons été dans le temps passé trop enclins à les ignorer, oubliant que « ce qui est le plus semblable à Dieu dans l'âme » sera toujours la preuve la plus forte et la plus irréfutable, pour la majorité des hommes. Nous sommes revenus à cette classe d'arguments, avec un sentiment nouveau de leur valeur. Nous voyons, comme jamais auparavant, que cette idée d'un *droit* absolu, gouvernant nous et toutes choses, dont nous ne pouvons pas nous affranchir, que tout homme reconnaît, qui oblige, même ceux qui nient un Dieu personnel, à admettre « un non-moi éternel qui tend à la justice, » nous voyons, dis-je, que cette idée, qui trouve son expression dans les formes inférieures du culte de la nature, aussi bien que dans la religion la plus cultivée, est une preuve de Dieu, capable de tenir par sa propre force et de supporter quelque charge que ce soit. Ce n'est pas seulement *un* des piliers sur lesquels repose l'évidence de l'existence de Dieu, un argument entre plusieurs, mais c'est l'argument des arguments, le fondement large et solide, sur lequel s'appuient eux-mêmes les piliers qui supportent l'édifice de la croyance en un Dieu personnel.

De l'étude assidue de la nature, dans laquelle est engagée notre époque, il est résulté une conception plus vaste de Dieu, un sentiment plus profond de son pouvoir, une vue plus large de son activité dans l'univers ; tout cela ne peut manquer d'avoir son influence sur chaque nouvel exposé de la vérité, dans la partie de la théologie dont nous nous occupons.

L'ancienne théologie appuyait principalement sur la *transcendance* de Dieu. Elle l'envisageait surtout comme un gouverneur moral, en établissant, d'une façon trop extérieure et mécanique, sa relation avec la nature et l'homme, en dehors de la sphère de la religion. La force du théisme, en tant qu'opposé soit au panthéisme soit au matérialisme, consiste à maintenir que la relation d'un Dieu personnel avec nos âmes est celle d'un être libre avec des êtres libres. Mais il est une

autre classe de vérités, non incompatibles avec les précédentes, mais simplement supplémentaires, qui méritent une place dans tout exposé complet du Dieu révélé. Dieu est immanent dans la nature, aussi bien qu'élevé au-dessus d'elle. Bien que nous ayons appris de nouveau de la science cette vérité, ce n'est pourtant que ce que les poètes hébreux enseignaient il y a longtemps. Charles Kingsley l'exprime admirablement dans ce passage : « L'inconnue x qui se trouve sous tous les phénomènes, qui est toujours à l'œuvre dans tous les phénomènes, dans le tout et dans chaque partie du tout, jusque dans la coloration de chaque feuille et la formation de chaque cellule de protoplasma, n'est pas autre que ce que les anciens Hébreux appelaient — par métaphore sans doute (car *comment peut-on parler de l'invisible sinon par des métaphores tirées du visible ?*), mais par la seule métaphore capable d'exprimer ce miracle perpétuel et présent partout, — le souffle de Dieu ; l'esprit qui est le Seigneur et la source de la vie. »

J'en viens maintenant à une autre tendance, qui se manifeste par le changement qui a eu lieu dans les bases de l'apologétique. Les preuves du christianisme, employées par les théologiens du sècle dernier avec beaucoup de succès contre le scepticisme de leur époque, étaient récemment encore regardées comme un boulevard inexpugnable opposé aux attaques contre la révélation ; mais, pareilles aux fortifications employées avant le temps des cuirassés et des canons rayés, elles sont tombées peu à peu en désuétude. Il est impossible aujourd'hui de faire reposer la valeur du christianisme sur la preuve externe de la prophétie et des miracles, ou même sur le fait extérieur de la résurrection de Jésus-Christ. Non point que ces faits ne soient plus aussi vrais qu'ils l'ont toujours été, ce sont des faits ; non qu'ils ne soient plus dignes d'occuper une place dans l'apologétique ; mais, dans l'ordre de notre logique, c'est au christianisme de les prouver, et non pas à eux de prouver le christianisme. Notre méthode, en partie historique, en partie morale, descend beaucoup plus profond. Elle cherche, dans le Christ historique, l'explication de ce nouveau pouvoir qui, nul ne peut le nier, est venu dans le monde par

l'entremise de cette merveilleuse personnalité. Elle trouve en lui la satisfaction des besoins religieux de l'humanité, le point culminant de tout le développement antérieur du monde juif et païen, le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'humanité. Elle trace depuis son commencement, et à travers les siècles, le cours toujours plus large de la vie religieuse ainsi que de la morale et de la civilisation chrétiennes. Elle montre que le christianisme est aujourd'hui le grand moteur moral. Par-dessus tout elle fait porter le poids de ses arguments sur la conscience religieuse de l'Eglise et la conviction personnelle de chaque croyant. C'est cette certitude intérieure à l'égard de Christ, née de l'expérience, qui n'est pas une opinion, mais une connaissance portant avec elle sa propre preuve, c'est elle qui est le *testimonium Spiritus Sancti* dont parlent si souvent les réformateurs et qui donnait à leur foi tant d'élan et de sérénité, mais qui est malheureusement tombé plus tard à l'arrière-plan, à une époque moins profondément spirituelle.

Cette tendance *christocentrique* n'est pas particulière à l'apologétique. C'est un caractère général de la pensée religieuse de notre temps, qui exercera indubitablement une influence sur la théologie à venir, spécialement sur sa formation en système. La prédication, la littérature religieuse, la piété pratique du jour trouvent la source première et le centre vital du christianisme dans la personne de Jésus-Christ, le Dieu-Homme, le médiateur entre Dieu et l'homme. En dépit des nombreuses tentations qui la poussaient à accéder au point de vue humanitaire sur la nature du Sauveur, l'Eglise chrétienne de notre époque a loyalement et sincèrement retenu la croyance à la divinité de Christ.

Plus d'un demi-siècle a passé depuis que cette jeune sœur de la famille puritaine, pour laquelle cette doctrine était devenue une pierre d'achoppement, s'est séparée de son parentage selon la foi, avec des paroles amères de part et d'autre, paroles que plus tard peut-être les deux partis ont regrettées. Le noble enthousiasme qui la caractérisait, la manière sérieuse dont elle proclamait la suprématie de la vérité et du devoir, la

perfection de sa littérature, sa défense si fidèle de la cause du droit et de la liberté, sa philanthropie exempte d'égoïsme, ont gagné en sa faveur l'admiration du monde. Il y a longtemps que nous, membres de l'ancienne famille, avons appris à apprécier et à aimer ce qu'il y avait de bon et de noble chez elle. Nous nous sommes réjouis de ses triomphes comme des nôtres, nous nous sommes enorgueillis avec elle de la gloire de ses fils, nous avons joyeusement reçu les nombreuses et utiles leçons qu'elle nous a données, nous avons ressenti son influence sur quelques-unes de nos croyances, nous nous sommes attristés avec elle, ces derniers temps, quand quelques-uns de ses enfants se sont complètement égarés de la foi chrétienne ; mais, dès le début, nous avons senti, comme nous le sentons encore, qu'il y a dans sa croyance une lacune, qui doit toujours l'empêcher d'arriver à un plein succès en tant qu'Eglise chrétienne. A cet égard nous n'avons jamais désiré la suivre et nous ne le désirons pas davantage aujourd'hui. La grande masse des chrétiens de cette contrée n'a jamais abandonné la croyance que Jésus-Christ est Dieu, dans le sens le plus élevé. Il n'y a aucune différence d'opinion sur ce sujet dans le sein des dénominations qui sont les héritiers directs des Eglises primitives du pays.

Tout en retenant fermement la divinité de Christ, notre époque a appris, avec une nouvelle force, ce que c'est que son humanité. La dévotion qui entoure l'étude de l'histoire évangélique, le grand nombre et la popularité des Vies de Jésus qui ont fait leur apparition pendant ces trois ou quatre dernières décades, montrent la direction de la pensée générale. C'est dans l'homme Christ Jésus que cette génération a appris à découvrir le Dieu manifesté en chair. C'est lorsque nous voyons les marques de ses souffrances humaines et que nous sentons au plus profond de notre cœur sa fraternité avec nous, que nous nous écrions, avec Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

Le système de la doctrine chrétienne doit trouver son centre en Christ. La vieille théologie réformée, la théologie de Calvin et de la confession de Westminster, celle de nos Eglises calvi-

nistes américaines cherchaient leur centre dans les décrets de Dieu. C'était une grande pensée de partir ainsi du dessein éternel du Tout-Puissant et de développer, de ce point de départ transcendant, tout le système de la vérité chrétienne.

Le résultat était un tout logique, puissant et parfaitement cohérent. Ce point central a été maintenu, dans toutes les modifications du calvinisme, d'Edwards jusqu'à Emmons; mais il n'en est plus ainsi. Il y a déjà longtemps que la pensée chrétienne, tout doucement, et sans se rendre bien compte du changement qui s'opérait, s'est détachée de cet ancien centre et a commencé à flotter autour d'un centre nouveau ; et cependant cette révolution est presque aussi grande que celle qui s'est passée, dans la science, entre le système de Ptolémée et celui de Copernic. Malgré toute l'élévation de son idée de la souveraineté de Dieu, l'ancien système était étroit et machinal; sa théodicée était en défaut là justement où elle était le plus nécessaire. Elle plaçait au premier plan la doctrine de l'élection, qui est vraie et scripturaire en tant que corollaire pratique de l'action divine dans la régénération et la sanctification, et elle lui subordonnait tout le reste. D'après elle, l'élu était tout, et tout était en vue de l'élu. Mais la nouvelle théologie trouve un autre centre. Il est convenable que Christ, qui est le centre historique de la religion chrétienne, comme il est le centre vital de l'Eglise, soit aussi le centre du système théologique. C'est autour de lui que doivent se grouper toutes les vérités et toutes les doctrines.

Une autre tendance évidente de ce temps est une vue plus large de la nature et du rôle des Ecritures. Si, dans leur forme moderne, la science et la philosophie ont été employées à l'investigation des fondements de la religion, la critique moderne s'est appliquée, avec une abondance de ressources, à sonder les archives primitives du christianisme. Ce travail s'est poursuivi, avec un enthousiasme infatigable, depuis le commencement du siècle, en appelant à son aide la plus profonde érudition linguistique, une finesse critique et une connaissance historique dont on n'avait jamais consacré la dixième partie à aucune autre partie de la littérature. Ces travaux, poussés

avec un zèle égal par les croyants et par les sceptiques, n'ont pas été sans résultat. Ils ont mis un terme aux vieilles accusations d'invention et d'imposture auxquelles on se plaisait précédemment. Ils ont revendiqué la véracité historique des livres qui composent le canon. Ils ont accentué et mis en relief, dans sa merveilleuse signification, cette révélation divine, qui, commencée dans les périodes les plus reculées de l'histoire juive, est allée en grandissant jusqu'à la venue de Jésus-Christ, la véritable Parole de Dieu. En même temps, ces travaux ont mis pleinement en évidence, dans les Ecritures, un élément humain, lequel ne se borne point à des particularités de pensée ou d'expression, mais emporte encore l'imperfection et l'erreur de la nature humaine. Ils ont conduit enfin à une distinction plus exacte entre les diverses parties de la Bible, eu égard à leur valeur religieuse.

La vieille méthode, qui prenait la Bible comme un tout, en accordant une valeur égale à toutes ses parties, et qui, par sa théorie trop générale et sans distinction de l'inspiration plénière, donnait au tout une autorité infaillible, simplifiait grandement la tâche du dogmaticien. Celui-ci, rassemblant pour preuves ses textes partout où il voulait, de Moïse à l'Apocalypse, ne se préoccupait pas spécialement du caractère du livre auquel ils étaient empruntés, ni même souvent du contexte au milieu duquel ils se trouvaient. Cela était possible dans un âge dépourvu d'érudition et de critique; mais qui dira que c'est possible aujourd'hui, et que cela le sera encore dans l'avenir?

C'est le désir d'une autorité infaillible en matière de foi et de pratique qui a donné, à la doctrine de l'inspiration, sa prise la plus forte sur la pensée chrétienne. Nous avons besoin d'une telle autorité; mais nous en venons de plus en plus à voir que l'autorité infaillible devant laquelle le croyant doit se courber n'est ni l'Eglise, comme le disent les catholiques, ni la raison humaine, comme le prétendent les rationalistes, ni l'Ecriture, comme l'avançait la théologie de la Réforme, mais Dieu, parlant par Christ à l'âme, parlant à la conscience et par le moyen de la conscience, parlant de manière à être reconnu de tous ceux qui veulent écouter sa voix. Les Ecritures ne sont

pas cette autorité divine, mais elles la renferment. Elles sont l'écrin, mais non pas le joyau.

Nous ne rejetons pas l'inspiration. Nous croyons en elle plus réellement que jamais. Si nous avons en nous ce qui est capable de reconnaître l'Esprit divin, nous pourrons trouver les traces de cet Esprit au travers de ces livres sacrés, comme dans aucun autre livre que le monde possède, et nous sentirons et reconnaîtrons que leurs auteurs étaient poussés et conduits par cet Esprit, comme les hommes ne l'ont jamais été auparavant ou dès lors. Mais nous considérons ce sujet pratiquement. Nous voyons à chaque page des preuves évidentes que cette influence n'était pas écrasante et machinale, mais qu'elle laissait les écrivains dans la pleine possession de leur liberté humaine et était conditionnée à leur développement religieux et intellectuel. Nous croyons qu'il n'est pas tout à fait honnête de commencer avec une théorie *a priori* de l'inspiration verbale et d'obliger ensuite les faits à s'y conformer. Laissons d'abord la critique biblique faire son œuvre, puis nous pourrons développer notre théorie en accord avec les faits.

Convaincus, comme nous le sommes, par les preuves historiques et morales, que l'enseignement de Christ et des apôtres est la vérité divine, et que le Nouveau Testament nous donne une relation, vraie en substance, de cet enseignement et des faits qui s'y rapportent, tandis que l'Ancien Testament en fait autant pour la préparation de cette nouvelle dispensation de grâce ; convaincus, comme nous le sommes, que la Providence, toujours active dans l'histoire humaine, a travaillé dans le sein de la nation juive, d'une manière spéciale et merveilleuse, à amener l'humanité à Christ, nous pouvons consentir à laisser ouvertes bien des questions, jusqu'à ce que les recherches de la science les aient élucidées. Nous pouvons de même laisser indéterminée la limite précise entre l'humain et le divin, dans cette admirable collection de livres qui est si manifestement pénétrée tout entière de la présence divine. La vérité de notre système dogmatique, et bien moins encore la foi chrétienne, ne repose pas sur la solution de telle ou telle question, comme l'auteur du Pentateuque ou l'origine de l'institution lévitique.

Ce sont des questions à résoudre pour les savants qu'elles concernent spécialement. Si telle portion de l'Ancien Testament, que nous étions habitués à assigner à la plus ancienne période de la littérature hébraïque, est d'une origine postérieure à l'exil, nous avons besoin de le savoir, afin de pouvoir mettre d'accord notre enseignement historique et dogmatique. Si tel n'est pas le cas, nous devons aussi nous en assurer ; mais c'est là une question à déterminer à la tranquille lumière de la science et non dans l'atmosphère chauffée d'un procès pour hérésie. Et prenons garde de ne pas faire reposer l'existence de la foi sur la décision d'une pareille matière, quel que soit l'intérêt que nous y apportions.

En dépit de la liberté avec laquelle notre époque établit la doctrine de l'inspiration et peut-être justement pour cette raison, l'esprit qui l'anime est éminemment scripturaire. La minutieuse et patiente étude des Ecritures, qui est si fréquente de nos jours, nous a appris que la Bible est une mine de vérité divine, assez riche pour récompenser tout sérieux investigateur. C'est le champ qui renferme le trésor caché, d'autant plus appréciable qu'il doit être plus cherché. Une bibliolâtrie qui ne sait pas faire de distinction perd ce qu'il y a de meilleur dans le livre. Une conscience chrétienne éclairée y trouve une source vive de vie et de lumière.

Il y a aujourd'hui, en outre, une tendance croissante à puiser les doctrines chrétiennes directement dans les révélations, plutôt que de les emprunter indirectement aux spéculations des théologiens. Nous reconnaissons maintenant que l'un des défauts qui ont discrédité la théologie passée et préparé la voie à cet abandon de la théologie si général aujourd'hui, était son caractère extrascripturaire. Ses dogmes favoris étaient métaphysiques, plutôt que bibliques et pratiques. Elle s'appuyait plus sur la dialectique que sur l'exégèse. Elle fit une œuvre bonne en son temps, mais elle cessa d'être utile quand les temps furent changés. Notre époque doit être abordée par un autre chemin, et par une méthode plus simple.

Ce n'est pas un fait de peu d'importance que la coïncidence de cette période critique avec la révision de la version anglaise

de la Bible. Parmi les nombreuses bénédictions que nous attendons de ce grand travail, se placera une impulsion nouvelle dans l'étude de la théologie biblique et de la dogmatique, qui deviendront plus populaires. Si le grand public a perdu sa confiance dans la théologie, c'est en partie parce qu'il n'a plus foi en notre vieille version, ou plutôt parce qu'il éprouve des doutes à l'égard de sa fidélité. Quand il verra, ainsi que nous pouvons maintenant l'espérer, comment un simple système théologique, adapté aux besoins de notre temps, peut être aisément et clairement tiré de l'Ecriture, il reviendra avec avidité à l'étude de la Bible et en demandera la prédication comme aux jours passés.

On pouvait s'attendre à ce que les ardentes recherches faites dans les champs de la biologie, de la physiologie, de l'ethnologie, de la sociologie et sciences voisines, qui ont suivi l'introduction de la théorie si féconde et si active de l'évolution, exerceraient une influence profonde sur les doctrines anthropologiques. Bien des choses, dans les tendances du moment actuel, montrent qu'il en sera ainsi, si même le fait n'a pas déjà eu lieu. Sans aucun doute, les points principaux de l'ancienne théologie — la liberté, le péché, la responsabilité personnelle, la spiritualité et l'immortalité de l'âme — demeureront intacts, en dépit des terribles efforts tentés de divers côtés pour substituer l'évolution à la chute, et pour faire de l'âme une chose matérielle. Le christianisme ne peut être que spiritualiste, et s'il accepte jamais l'évolution, il ne pourra l'accepter sous une forme qui exclurait le fait du péché de l'homme. Mais il y a dans l'être humain un côté par lequel il est allié aux ordres inférieurs de la nature, côté dont il faut tenir compte si nous voulons pleinement comprendre ses relations à la fois terrestres et supérieures à ce monde.

Le défaut de la théologie de la réformation, comme de celle d'Augustin, fut de confondre ces deux grands caractères de la nature humaine. D'un côté, les rapports de l'homme avec ses semblables, cette solidarité de race en vertu de laquelle l'humanité est une; de l'autre, son individualité, par laquelle chaque âme se distingue de toutes les autres, et se

trouve dans une relation absolument unique avec son Créateur.

Ce n'est pas que la distinction ne fût reconnue ; mais elle n'était pas suffisamment établie aux endroits importants. Toutes les anciennes doctrines du péché originel, d'Augustin à Edwards, insistaient sur l'*unité collective* de l'homme, trouvant en elle la mesure de la responsabilité, mais sans pouvoir la distinguer convenablement de son individualité. D'autre part, dans la Nouvelle-Angleterre, la théologie du présent siècle, fidèle à ce caractère qui, dans toutes les faces de notre vie américaine, s'est montré si puissant pour le bien — quoique aussi parfois, il faut le confesser, pour le mal, — la théologie s'est jetée, par réaction, dans un individualisme qui ignorait presque l'autre facteur. Cet individualisme ne se manifestait pas seulement dans l'anthropologie, mais dans toute les doctrines. Il faisait de chaque âme une unité en présence du grand gouverneur moral de l'univers. Il présentait la liberté et la responsabilité comme pénétrant partout et suffisant à tout, leur domaine étant étendu sur toute la sphère de la vie intelligente et consciente. Enfin, en se débarrassant de toutes les difficultés du point de vue scripturaire, par sa distinction entre la capacité naturelle et la capacité morale, il donnait à l'individu, avec un immense pouvoir moral, une terrible responsabilité.

Sous l'influence d'une philosophie moins machinale et d'une connaissance scientifique de l'homme, plus habile dans ces distinctions, nous apprenons à séparer, ainsi qu'à distinguer, mieux qu'on ne l'a jamais fait, la double nature de l'homme, collective et individuelle. Nous savons reconnaître en l'une le domaine de la nécessité, dans l'autre celui de la liberté, et distribuer la responsabilité plus équitablement qu'auparavant. La loi scientifique de l'hérédité a remis en circulation la doctrine que les anciens théologiens s'efforçaient d'exprimer sous le nom de péché originel, terme qui avait un sens pour autant qu'il était employé par Augustin, mais qui n'est qu'une malencontreuse erreur de nom, si l'on accepte une théorie autre que la sienne. Parfois il semblerait presque que nous retournons

à la doctrine de ces théologiens ; mais ce retour n'est qu'apparent. Nous éviterons la faute dans laquelle ils sont tombés, tout en retenant la vérité qu'ils ont vaguement tenté d'exprimer. La ligne de progrès en théologie (pour emprunter une comparaison que Motley applique quelque part finement à l'histoire) n'est pas la ligne droite, ni le cercle qui revient perpétuellement à son point de départ, mais la spirale, qui s'élève toujours plus à chaque tour.

D'ailleurs, la tendance de l'époque, en tant que scientifique, nous conduit vers une plus grande simplicité. La science et la philosophie enseignent toutes deux que la puissance se trouve dans la direction de l'unité. A mesure que nous pénétrons plus profondément dans les mystères de la nature, les lois et les formes que nous découvrons deviennent moins nombreuses et moins compliquées. Si la Bible provient de l'Auteur de la nature, nous pouvons chercher une semblable simplicité dans le système qui supporte les faits qu'elle contient et relie ensemble ces vérités vitales. Et comme ce système est de mieux en mieux compris, et que la foi générale de l'Eglise le saisit plus complètement, nous pouvons tendre à l'exposer plus simplement en termes théologiques. On a le sentiment croissant que la théologie a été trop compliquée, dans le passé, et qu'il faut laisser de côté une bonne partie de cette vieille et embarrassante machinerie, pour se concentrer sur les faits vitaux. Notre époque oublie rapidement les divisions scolastiques et la fausse terminologie de jadis. Il est temps qu'une nouvelle distribution des matières à traiter soit faite entre la théologie systématique et sa sœur, l'histoire des dogmes. Bien des sujets peuvent être transportés de la première à la seconde, au grand avantage de toutes deux. Tirant ses matériaux d'un vaste champ, ne dédaignant pas d'accepter de la science, de l'histoire, des religions du passé et du présent la lumière qu'elles jettent sur ses grands problèmes, la théologie doit distribuer ses sujets d'étude entre quelques simples catégories.

Notre époque nous fournit en outre quelques utiles leçons dans ce que Whately appelle « cette branche du savoir importante et trop négligée, la connaissance de l'ignorance de

l'homme. » La prétention d'une certaine école scientifique actuelle est de n'enseigner que la vérité positive ; une autre veut reléguer dans le royaume de l'incognoscible tout ce qui ne peut être prouvé par le moyen des sens. Je ne veux pas m'arrêter ici à me demander jusqu'à quel point ces deux écoles ont maintenu rigoureusement leurs principes ; mais il est certain que le positivisme et l'agnosticisme ont exercé à quelques égards une salutaire influence, qui s'est fait puissamment sentir dans la sphère de la pensée religieuse. La spéculation dogmatique est aujourd'hui beaucoup plus modeste qu'autrefois ; elle reconnaît ses limites et est prête à confesser son ignorance sur plusieurs sujets, autour desquels se sont livrées les plus terribles batailles théologiques. Le remarquable théologien qui a conduit à son terme l'intéressant développement du calvinisme, appelé la théologie de la Nouvelle-Angleterre, cet auteur dont l'influence est encore si étendue, grâce à ses ouvrages, avait formé le rêve de combler toutes les lacunes de la théologie, au moyen de ce qu'il nommait des *joints* logiques, de manière à construire un système bien uni et complet, sans aucun vide entre ses parties. La tentative du Dr Emmons, en dépit de la finesse de son esprit et de l'habileté de sa méthode, fut un insuccès, comme il en arrivera toujours à de pareils essais. Le hardi système qu'il avait élevé tomba en pièces dès que son esprit ne fut plus là pour le soutenir. Cette chute a peut-être contribué autant que la philosophie dominante à nous enseigner la modération. En tout cas nous sommes contents de prendre, sur plusieurs points, l'attitude de l'ignorance. Cet agnosticisme chrétien (s'il est permis d'accepter cet usage populaire et inexact d'un mot dont on a trop abusé) n'est pas un pyrrhonisme inconsidéré. Ce n'est pas non plus cette autre espèce d'ignorance que décrit Carlyle, sous cette forme caustique : « Ignoramus parlant à très haute voix à Ignoratis. » C'est la calme acceptation des limites mises à notre savoir par la révélation et la constitution même de notre esprit ; c'est la reconnaissance de ce fait, que nous ne pouvons pas découvrir Dieu par nos recherches, qu'il n'y a pas de commune mesure entre le fini et l'infini, et qu'il y a, même dans notre propre

nature, des mystères impossibles à sonder. Nous sommes disposés à admettre que la spéculation humaine est allée jadis trop loin, en essayant d'expliquer la grande doctrine de la Trinité, et que la théologie s'est trop présomptueusement lancée dans l'étude de ce redoutable mystère, devant lequel les anges se voilent la face.

Nous voyons maintenant que des siècles de controverse sur la question de la relation des deux natures, dans la personne du Sauveur, n'ont pas réussi à résoudre ce formidable problème, bien que ces efforts n'aient pas été inutiles pour arrêter les progrès d'une erreur antibiblique. Nous découvrons enfin que le silence de la révélation sur le rapport précis entre le premier grand péché et les péchés des millions d'individus qui ont vécu dès lors, est un silence que ni la science ni la philosophie ne sont capables de rompre, par une explication pleinement satisfaisante. Nous voyons qu'il est possible d'accepter cette doctrine universelle (catholique) et scripturaire de l'expiation : l'œuvre du Christ n'a pas eu seulement pour résultat de révéler aux hommes l'amour de Dieu, mais elle a écarté l'obstacle qui, dans la justice éternelle de l'univers, s'opposait au pardon du pécheur. Mais nous admettons franchement aussi qu'il est impossible pour nous, en regardant de notre point de vue, d'expliquer comment cette œuvre a obtenu ce résultat. Nous disons donc avec Butler : « Si l'Ecriture a laissé, comme cela est certain, un mystère non entièrement révélé, sur la question de la satisfaction par Christ, toutes les conjectures sur ce point doivent être, sinon évidemment absurdes, du moins incertaines. Et personne n'a aucune raison de se plaindre de ce manque d'information, à moins qu'il ne puisse montrer ses droits à cet égard. »

Nous reconnaissons l'élément impénétrable défiant tous nos efforts de définition ou de solution, qui doit toujours nous accompagner lorsque nous traversons la limite où se rencontrent le divin et l'humain, dans nos recherches sur les relations entre la grâce divine et la volonté humaine, à propos du développement de la vie nouvelle. Nous acceptons, sans les réconcilier, ces deux grands faits, en maintenant, dans leur

intégrité, non seulement le plein droit de la liberté humaine, mais aussi l'autre côté de la question, la grâce de Dieu. Si une théologie superficielle, désireuse de tout rendre clair, laisse ce dernier à l'écart, une théologie plus profonde et plus spirituelle doit retenir, comme réclamée par la raison, l'Ecriture et toute vraie expérience chrétienne, cette grâce salutaire de Dieu, qui, d'éternité en éternité, atteint dans son cours puissant et entraîne toute âme croyante jusqu'au céleste état.

Nous confessons les difficultés et l'obscurité des doctrines eschatologiques qui appartiennent à ce *pays inconnu* dans lequel l'expérience ne jette aucun jour, la raison une pâle lueur, et la révélation infiniment moins de lumière que nous ne le désirerions, quoiqu'elle nous donne tout ce dont nous avons besoin. La pensée religieuse de notre temps se contient elle-même, là où elle avait coutume de parler avec une absolue certitude, et admet que maintenant nous ne connaissons qu'en partie et ne prophétisons que partiellement. Ainsi, pour ce qui concerne la plus obscure et la plus solennelle de toutes ces questions, l'avenir de ceux qui persévèrent dans leur résistance aux offres de l'amour de Dieu, l'Eglise retient loyalement les simples données de Celui qu'elle croit être la pleine vérité de Dieu, comme il est le chemin et la vie des hommes, et elle résiste à toutes les tentatives de formuler des théories qui lui semblent avoir été repoussées par son Chef. Mais d'autre part, l'Eglise chrétienne recule devant le dogmatisme sur un sujet si terrible, et espère humblement qu'il y a à ce mystère une solution qui sera manifestée, lorsque sera pleinement révélée cette vérité, admise par nous avec une confiance inébranlable, que l'infinie justice se confond avec l'infinie bonté.

D'autres sciences confessent leur ignorance. Pourquoi la nôtre ne le ferait-elle pas? Quand la théologie a appris à dire, sans rougir de son ignorance : « Je ne sais pas, » elle est prête alors à s'écrier, en face de ce qui lui a été clairement révélé : « Je sais et je crois. »

En relation étroite avec cette disposition à confesser les limites de la connaissance, on remarque de nos jours une plus grande tolérance en matière de croyances religieuses. La ba-

taille livrée en commun contre l'impiété et l'irréligion a rapproché, plus qu'auparavant, les diverses dénominations et les différents partis de l'Eglise. Ils ont compris que le terrain commun sur lequel ils se tiennent et qu'ils sont tous intéressés à défendre, est beaucoup plus large et plus vaste qu'ils ne l'avaient supposé ; qu'il y a moins de choses essentielles et plus de secondaires, dans la foi chrétienne, qu'ils n'étaient parfois disposés à l'admettre ; qu'il est possible de différer sur plusieurs points, dans la foi et dans la pratique, et cependant de maintenir les grandes vérités salutaires de l'Evangile de Jésus-Christ. A mesure que les chrétiens des différentes confessions se sont rapprochés les uns des autres et, en se considérant en face, ont saisi l'esprit particulier à chacun d'eux, ils en sont venus à voir que leurs divergences sont de faible importance, et qu'en beaucoup de cas elles ne sont qu'apparentes, n'étant que les diverses faces de la même grande vérité. En réalité, ces vérités divines sont choses si immenses qu'elles ne s'étendent pas seulement dans l'insondable infini, bien au delà de notre atteinte et de notre compréhension, mais que, même dans leurs proportions visibles, elles surpassent le pouvoir de les mesurer et de les saisir, pour tout homme, toute Eglise,tout mode de pensée ou toute forme de langage.

Nous commençons à être persuadés qu'en fait de croyances les deux côtés peuvent être justes et que la vérité, au lieu de se trouver d'un seul côté ou entre les deux, peut être en eux, autour d'eux et au-dessus d'eux, de manière que tous deux ensemble peuvent bien contenir ce qu'un seul ne peut pas, et cependant rester beaucoup au-dessous de la complète vérité.

Assurément cette disposition aura une influence (si même ce n'est pas déjà le cas) sur la méthode et l'esprit de la théologie, en la rendant plus large , plus *catholique* et plus tolérante. Là où prédominent les intérêts polémiques , la théologie devient nécessairement étroite et bornée (one-sided = einseitig). Les amères controverses des temps passés ont trop souvent introduit dans le système dogmatique l'*odium theologicum*, dont l'effet est toujours d'élever des demi-vérités à la place de vérités

entières, et de mettre trop en saillie des matières de peu d'importance — fréquemment, à vrai dire, la menthe, l'aneth et le cumin de la théologie — tandis que les choses réellement essentielles sont rejetées à l'arrière-plan. Qui pourrait ne pas voir que tel fut l'effet des controverses qui ont divisé nos Eglises américaines, il y a quarante ou cinquante ans, et vers lesquelles nous ne tournons nos regards qu'avec confusion? Et ne devons-nous pas être convaincus, par les événements subséquents, que ce fut une des principales causes qui ont fait négliger dès lors la théologie? Pour établir avec précision et maintenir fermement les doctrines que nous tenons pour vraies, il n'est pas nécessaire d'exclure toute autre forme d'exposé, ni d'employer notre force à les réfuter et à montrer qu'elles n'ont aucun droit à l'existence. Il n'est pas nécessaire que nous soyons toujours à étiqueter, au moyen de ces anciens termes empruntés à la polémique, — pélagien, semi-pélagien, arminien, etc., — les formules de ceux qui préfèrent une phraséologie différente de la nôtre.

Il est vrai qu'il y a, de part et d'autre, des extrêmes à éviter. Il existe de nos jours, dans l'Eglise, un faux libéralisme qui est prêt à sacrifier même ce qu'il y a d'essentiel dans la foi chrétienne. Il y a une tolérance découlant d'une pure indifférence, pour laquelle toutes les croyances sont égales, parce qu'elle-même n'en a point de sérieuses. Il y a un soi-disant libéralisme, établi sur terrain extrachrétien, qui balaie tout autour de lui, par son dogmatisme et son intolérance, et qui a construit, avec ses négations, un système tout aussi tyrannique qu'aucun de ceux qu'il reproche à l'Eglise. De tels extrêmes doivent en effet être évités; mais nous avons besoin de relever ce grand mot de liberté, et de lui rendre sa véritable signification pour la théologie de notre époque. On ne peut pas s'attendre, et il n'y a pas lieu de le désirer, à ce que le temps des controverses théologiques soit passé. Un nouvel intérêt dans les doctrines du christianisme éveillera de nouvelles discussions. Plus l'intérêt est grand, plus les discussions sont sérieuses; mais est-ce trop d'espérer qu'elles seront soutenues, sur un champ plus large, et avec un esprit plus généreux que dans

le passé? Y a-t-il besoin de mettre une telle importance à des points qui ne sont que de simples schibboleths de sectes ou des objets de philosophies différentes? Ne pouvons-nous pas aspirer à un système dans lequel pourrait s'unir toute l'Eglise chrétienne, comme elle l'a fait autrefois, et qui, en occupant un terrain plus élevé, offrirait un plus vaste horizon?

J'ai ainsi cherché à montrer que notre temps prépare la voie à une nouvelle carrière de la science théologique, que les matériaux existent déjà, et que le caractère de ce système peut, en partie du moins, être déjà discerné. Vu la nature de la question, je n'ai pu parler qu'en termes généraux. Pour le présent, après la période de confusion à travers laquelle nous avons passé, il y a encore dans la nouvelle théologie bien des éléments informes et seulement ébauchés. Il faudrait, pour réduire ces matériaux en système, un esprit divinement guidé, scientifique, organisateur; un esprit capable de faire pour les fécondes pensées de notre temps ce qu'un Origène, un Augustin, un Calvin ont fait pour le leur. Il faut un travail spécial sur les doctrines particulières, avant que celles-ci puissent prendre définitivement place dans le système. Est-ce trop de prophétiser que, lorque ce travail préliminaire sera achevé, il y aura un réveil de l'intérêt pour la théologie dogmatique, tel que l'Eglise n'en a pas vu depuis bien des années?

J'ai parlé d'une nouvelle théologie. Qu'on me comprenne bien; je ne parle pas d'une nouvelle vérité. La vérité est divine et demeure à toujours la même. Dieu n'a pas accordé de nouvelle révélation à notre époque. Mais la théologie est humaine et change avec la pensée humaine. Nous croyons qu'il se forme une nouvelle théologie, meilleure et plus riche en vérités que l'ancienne, certainement mieux adaptée à notre temps, mais la vérité qu'elle exprimera sera la vérité invariable de tous les âges, la vérité de la Bible, la vérité de Jésus-Christ.

Nous ne pouvons pas estimer trop haut l'importance du système qui sera ainsi le porteur de la vérité pour l'avenir. Si la foi d'une époque donne à sa théologie son caractère, la théologie, à son tour, exerce la plus grande influence sur la foi et la vie pratique de cette époque. La théologie des années qui

viennent contribuera largement à former le christianisme de ce prochain avenir. C'est à elle à fournir la substance de la prédication chrétienne. C'est à elle à enseigner les méthodes par lesquelles les âmes peuvent être sauvées et édifiées à l'image de Christ. C'est à elle à fournir la matière et à déterminer la forme des instructions religieuses qui seront données aux enfants des générations suivantes. C'est à elle à mettre entre les mains des pasteurs et des instituteurs les armes au moyen desquelles ils devront lutter contre l'incrédulité, et la vaincre par le secours de Dieu. C'est à elle à aller avec les évangélistes dans les contrées encore incultes de notre patrie et à entrer dans les pensées et la foi de ces nouvelles sociétés, composées de populations de plusieurs pays, et qui surgissent dans notre vaste Ouest. C'est à elle à suppléer le mobile permanent des missions en pays étrangers. C'est à elle à former la matière première des instructions convenables aux nouveaux convertis, dans les parties de la terre encore plongées dans les ténèbres, et à façonner le message que ces nouveaux convertis, saisis à leur tour par l'esprit missionnaire, porteront aux peuples plus reculés. C'est à cette théologie qu'appartient un rôle (et qui peut dire quelle en sera l'importance ?) dans le travail du bienheureux accomplissement du royaume du Rédempteur. Longtemps après que nous aurons disparu, son influence se fera sentir. Son souvenir sera écrit dans l'éternité. Dieu seul sait combien grand sera son pouvoir.